

ment tenu envers eux une conduite aussi respectueuse que dans le commencement, et n'avaient jamais manqué un seul jour de leur fournir des vivres. Quant à l'objet principal de la mission, tout ce qu'ils pouvaient dire pour le moment, c'est que toutes les apparences étaient encourageantes. Le peu d'expérience qu'ils avaient de ce peuple, le leur faisait regarder comme susceptible d'instruction; et quoiqu'il fût profondément imbu des traditions et des préjugés de ses ancêtres, ils espéraient que la connaissance de la langue et leur persévérance dans leur devoir, produiraient un bon effet sur la génération qui s'élevait. Leur exemple avait déjà réprimé la légèreté naturelle aux Taïtiens, leur avait imposé du respect. Ils essayèrent rarement de célébrer un heiva assez près des missionnaires pour que ceux-ci pussent l'entendre; quand ils viennent près de leur maison le dimanche, ils se comportent toujours avec beaucoup de décence. Leur habillement et leurs manières annonçaient qu'ils avaient beaucoup gagné en modestie.

Les frères s'étaient surtout attachés à faire concevoir aux Taïtiens l'horreur que méritaient le meurtre des enfans nouvellement nés et les sacrifices humains. Un des arreoïs, qui était le tayo de frère Henry, étant venu le voir avec sa femme, qui était enceinte, on saisit cette occasion de lui

adresser des remontrances sur l'atrocité de l'usage des arreoïs, qu'il allait mettre en pratique; car le but de sa visite était de prendre congé des frères, qu'il ne devait pas revoir jusqu'après l'accouchement de sa femme. La mère fut émue de tendresse, et parut disposée à épargner son enfant; mais le mari endurci persista opiniâtement dans son affreux projet. Tout en reconnaissant que c'était une action sanguinaire, il s'excusa sur la coutume établie, ajoutant qu'il perdrait tous ses privilèges, et que la société se dissoudrait si l'infraction à ce point de ses statuts devenait générale. On leur offrit de bâtir une maison pour les femmes grosses, et de prendre soin de tous les enfans qui naîtraient. On le menaça, s'il commettait une action aussi inhumaine, de la perte de l'amitié des frères, et du châtimement de l'éatoua leur dieu. Il dit que s'il voyait les arreoïs exterminés par l'éatoua pour cette action, il s'en abstiendrait, et demanda si leurs ancêtres en avaient souffert. Les frères ne manquèrent pas de lui parler du courroux de Dieu contre toutes les impiétés et les injustices des hommes. Il s'en alla l'air abattu, mais nullement décidé à se garder du mal. Quelques jours après il revint, et promit que si l'enfant naissait vivant, il l'apporterait aux frères; et à une visite subséquente avec sa femme, il renouvela sa pro-

messe, sous peine de perdre la bienveillance de ses amis les Anglais.

On ne fut pas aussi heureux avec un personnage d'un plus haut rang. Le dimanche 9 mars un frère prit pour texte du discours qu'il prononça devant le roi, la reine, Manné-Manné et un grand nombre de naturels, ces paroles du Décalogue : « Tu ne tueras point. » Il fut écouté avec beaucoup d'attention, et les Taïtiens répétèrent plusieurs fois : « Il parle bien l'homme de la Bretagne : il n'est bon ni de tuer les enfans ni de sacrifier les hommes. » Le grand-prêtre dit quelques mots à voix basse ; on lui demanda ce que c'était : il répondit qu'il engageait le peuple à quitter la voie du vice.

Pomarri vint à midi avec Aïddi. Étant allés dans l'appartement des frères mariés, ils les trouvèrent qui parlaient avec les arreoïs sur le mal de détruire les enfans. On adressa particulièrement la parole à Aïddi, qui était enceinte. Les frères essayèrent de la convaincre de l'atrocité du meurtre, surtout de la part d'une mère. Ils lui promirent de se charger de l'enfant aussitôt après sa naissance, et qu'ainsi il ne l'embarrasserait pas. Elle eut l'air de mauvaise humeur, et ne répondit rien. Alors ils s'adressèrent à Pomarri, et le supplièrent d'interposer son autorité pour abolir ces pratiques sanguinaires,

et de donner des ordres pour que l'on n'offrit plus à l'avenir de sacrifices humains. Il répliqua qu'il le ferait, ajoutant que le capitaine Cook lui avait déjà dit qu'il ne fallait pas les souffrir ; mais qu'il n'était pas resté assez long-temps pour les instruire. Un des frères dit alors qu'ils étaient venus exprès pour cela. J'espère, s'écria-t-il, que vous voudrez bien écouter nos conseils. Il lui fit voir tous les dangers et tous les désavantages qui résultaient pour les Taïtiens de ces pratiques abominables, et l'avertit que s'il y persistait et méprisait leurs instructions, ils l'abandonneraient lui et les siens, et iraient dans une autre île. Pomarri parut très-affecté de ce discours ; l'idée d'être quitté par les frères lui était surtout insupportable. Il s'engagea à employer toute son autorité pour mettre une fin à cet usage détestable. Cette docilité à des avis sages et humains causa une vive satisfaction aux frères. Durant cette conversation, Manné-Manné arriva ; ils lui dirent sans détour que s'il offrait encore des sacrifices humains, il perdrait entièrement leur amitié, et devrait les considérer comme ses ennemis ; il répondit qu'il s'en garderait bien. Ils lui répliquèrent que leur Dieu connaissait son cœur, et savait si sa promesse était sincère.

On renouvela les tentatives auprès d'Aïddi ; elle fut invitée à rester auprès des frères, et à permettre que leurs femmes prissent soin de son enfant.

Ils lui dirent que son exemple aurait le plus heureux effet sur la nation, et comme ils n'ignoraient pas qu'elle aimait beaucoup tous les tissus venant d'Europe, ils lui promirent trois chemises et d'autres objets, à l'arrivée du *Duff*; ils ajoutèrent qu'ils apprendraient sa conduite à la reine Charlotte et aux femmes des éris de la Grande-Bretagne, qui concevraient beaucoup d'affection pour elle, si elle suivait leurs avis, et que le nouveau vaisseau lui apporterait sans doute des présents précieux. Elle répondit que l'enfant qu'elle portait était d'un sang vil; que s'il eût été de Pomarri il aurait vécu; mais qu'à présent ils étaient des arreoïs. Là-dessus elle s'en alla avec son amant, qui était assis auprès d'elle et l'écoutait avec la plus grande indifférence.

L'après-midi on adressa de nouveau la parole aux Taïtiens, par le canal de l'interprète. On leur demanda s'ils comprenaient ce qu'on leur avait dit; ils répondirent oui, et que c'était très-bon. Au nombre des auditeurs se trouvait Maouroa, mari de la sœur de Pomarri, et précédemment chef d'Eimeo. Il dit dans la conversation qu'il était résolu de rejeter les dieux qui ne pouvaient ni entendre, ni voir, ni parler, et d'adorer le dieu des Anglais. Il fit différentes questions aux frères, notamment s'il était licite à un homme d'avoir une femme. Certainement, lui dit-on; car c'est un

commandement de Dieu. *My-ty, my-ty*, répliqua-t-il, ou très-bien, très-bien.

Aïddi que l'on n'avait pas vue depuis deux jours, reparut en public le 12. Manné-Manné apprit aux frères la triste nouvelle qu'elle s'était défait de son enfant nouvellement né. En conséquence les frères résolurent de ne plus recevoir de présents d'elle, et de lui témoigner leur indignation de sa conduite, quand elle viendrait chez eux. Le lendemain elle arriva avec Pomarri: ils apportaient un grand présent de provisions, partagées en quatre portions. Les frères demandèrent à Pomarri de qui chacune venait: ils acceptèrent avec reconnaissance ses dons; et refusèrent de toucher à ceux d'Aïddi, et ils exposèrent les motifs de leur conduite, dont l'interprète André instruisit Aïddi. Elle en fut extrêmement choquée, dit qu'elle avait le droit de faire de ses enfans ce qu'elle voulait, et qu'elle se conformerait aux usages de son pays, sans se soucier du déplaisir des frères; puis elle s'en alla avec le toutou qui lui tient lieu de mari, laissant son présent. On avait fait pour elle un coffre; comme les matériaux lui en appartenaient, on le lui donna, et elle l'emporta. Mais son crime horrible ne resta pas tout-à-fait sans châtement; elle eut un dépôt de lait qui lui causa un abcès affreux; il fallut qu'elle vînt trouver le chirurgien, pour qu'il le perçât, et elle essaya des reproches

amers. Son cœur parut encore endurci ; elle était d'un caractère hardi et audacieux, et beaucoup plus belliqueuse que Pomarri. Les frères prièrent Manné-Manné de distribuer son présent parmi les naturels. Il n'en fit rien, et le garda tout pour lui.

Il est remarquable, observent les frères, qu'Aïddi ne fut que deux jours sans paraître chez nous, et quand nous la revîmes, on aurait dit qu'il ne lui était rien arrivé, tant les femmes de cet heureux climat ressentent peu d'inconvéniens de la plus pénible opération de la nature.

Les frères reçurent un jour la visite de Temarri, grand-prêtre de Papara, un des quartiers de Taïti. On le regarde comme égal à Manné-Manné ; on l'appelle un éatoua, et quelquefois l'homme de l'éatoua. Il était vêtu d'une enveloppe d'étoffe de Taïti, et par-dessus d'un habit d'officier, ployé dans la longueur, qui lui servait de ceinture. Il montra de la timidité dans le premier moment, et n'entra qu'après des invitations réitérées. A peine était-il assis, qu'une horloge à coucou se mit à sonner, et le remplit d'étonnement et de terreur. Le vieux Païti avait apporté du fruit à pain à l'oiseau, en observant qu'il devait mourir de faim si on ne lui donnait jamais à manger. Les frères invitèrent Temarri à déjeuner : il étendit d'abord d'un air solennel la main dans laquelle il

tenait un morceau de banane. Un Taïtien nous dit que c'était une offrande à l'éatoua, et que nous devions la recevoir. Lorsque nous l'eûmes prise de sa main, et que nous l'eûmes mise sous la table, il s'assit et mangea de bon appétit. Les frères ayant chez eux une réunion de Taïtiens d'un rang distingué, l'un d'eux fit la lecture d'un discours traduit dans leur langue sur la religion. Ils l'écoutèrent avec beaucoup d'attention, notamment le prêtre : cependant il eut l'air fâché quand on le pressa de rejeter ses faux dieux, et quand il entendait les noms de Jehovah et de Jésus, il se retournait et disait quelques mots à voix basse. Les frères ayant ensuite examiné leurs auditeurs, pour savoir s'ils comprenaient ce qu'on leur avait dit, ils en répétèrent une grande partie, et eurent l'air très-contens.

Le lendemain Temarri revint avec le roi et la reine. Les frères apprirent qu'il était de la race royale, et fils d'Oberea, dont il a été tant question dans les premières relations de Taïti. Il était le premier chef, après Pomarri, qui l'avait soumis, et qui actuellement vivait en bonne intelligence avec lui et avait adopté son fils. Ils lui parlèrent de son titre d'éatoua ; ils lui dirent que l'éatoua n'était pas comme lui sujet à la mort. Un spectateur s'écria qu'il devait être en effet un mauvais éatoua, car il en avait vu un de son espèce tué d'un coup

de fusil, et que quiconque pouvait être tué n'était pas un dieu.

Les frères observent dans leur relation que les prêtres prétendent avoir un grand pouvoir comme sorciers, entre autres celui de tuer et de rendre la vie, et que le peuple les redoute beaucoup. « Un jour, dit un des missionnaires, un prêtre qui se donnait pour un grand sorcier me montra un jonc enveloppé d'une figure d'oiseau, et me fit voir comment ils adoraient leurs dieux avec cet instrument; en me donnant à entendre qu'il donnait leurs réponses comme notre bible. L'ignorance et l'idolâtrie grossière de cet homme me firent pitié, et je n'eus pas la curiosité d'examiner ce qu'il me vantait avec tant d'emphase. Mais ce même personnage n'était pas absolument dépourvu de connaissances médicales, qui sont sans doute le fruit de l'expérience chez lui et chez ses confrères. J'avais mal aux jambes, et depuis trois semaines j'employais des remèdes pour me soulager; il me les frotta avec le suc d'une herbe qui, en moins de vingt-quatre heures, me fit plus de bien que tout ce dont je m'étais servi auparavant. »

Pour témoigner à Manné-Manné leur reconnaissance des services qu'il leur avait rendus, les frères décidèrent que cinq d'entre eux iraient avec lui à Eimeo, pour finir son bâtiment. Ils y furent très-bien accueillis. Cependant Micklewright, mauvais

sujet qu'on avait chassé du vaisseau, et qui se trouvait dans cette île, vint à bout de circonvenir André le Suédois, qui, prévenu contre les missionnaires, s'excusa sous différens prétextes d'interpréter leurs discours au peuple. Enfin sa mauvaise volonté céda, et les frères purent instruire les insulaires, qui les écoutèrent avec une attention infinie. Les frères ayant avancé leur travail, revinrent à Taïti. Quelque temps après ils apprirent que l'Anglais Micklewright et le Suédois avaient fait feu sur les habitans d'Eimeo. Cette nouvelle fâcheuse les alarma beaucoup, et ce ne fut que plus de quinze jours ensuite qu'ils reçurent une lettre du Suédois, du 30 mai. Il les pria au nom de Manné-Manné d'envoyer au moins un d'entre eux avec une scie, pour achever le navire. « Actuellement, ajoutait-il, il court le risque d'être réduit en cendres, par suite du dépit que la femme de Pomarri a conçu contre Manné-Manné et moi, et même contre vous autres, pour lui avoir dit qu'elle avait eu tort de faire mourir son enfant. Elle a ordonné aux habitans d'Eimeo de se saisir de Manné-Manné et de le tuer, ainsi que nous, et quiconque prendra son parti. Le 8 de ce mois nous avons été attaqués par une troupe de trois cents hommes. Instruits quelques jours avant de leurs intentions, nous nous tenions, Micklewright et moi, sur nos gardes. Dès qu'ils commencèrent

à insulter Manné-Manné, nous fîmes deux décharges sur eux. Personne n'a été tué ni blessé : j'ai cependant reçu un coup de sabre. Ils nous demandèrent ensuite pardon et la paix ; mais nous nous défions toujours beaucoup d'eux, parce qu'ils ont transporté dans un endroit éloigné tout ce qu'ils possèdent. »

Les frères, après avoir lu cette lettre, pensèrent qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux à aller à Eimeo ; ils ne pouvaient pas non plus se passer d'une scie, qui leur était utile pour leurs travaux. D'ailleurs ils ne se souciaient pas beaucoup de mettre Micklewright et André à même de terminer leur ouvrage, puisqu'ils avaient de fortes raisons de croire que l'intention de ces deux hommes était de s'emparer du bâtiment de Manné-Manné aussitôt qu'il serait prêt, et de s'y embarquer pour Port-Jackson.

Le 12 juin les frères répondirent à André qu'il était impossible qu'aucun d'eux allât le joindre à Eimeo, parce que dans le moment ils avaient trop de choses à achever avant le retour du *Duff*. Ils ne lui cachèrent pas que quant au tumulte du 8 mai, ils avaient reçu des avis qui les inquiétaient beaucoup, et leur apprenaient que deux Indiens avaient été tués. « Nous espérons, ajoutaient-ils, que vous n'avez pas donné sujet aux naturels de commencer cette attaque. Si elle provient réelle-

ment de la haine d'Aïddi, ulcérée de la part que vous avez prise aux reproches qui lui ont été adressés sur son crime, ne craignez pas son déplaisir. Le Seigneur, qui déteste l'iniquité, peut vous délivrer de ses mains. Vous nous demandez nos conseils sur ce qu'il y a de mieux à faire dans cette conjoncture : nous ne savons en vérité que vous dire. Nous espérons que maintenant vous ne courez plus aucun danger du ressentiment d'Aïddi ; s'il en était autrement, nous vous accorderions un asile sous notre toit. »

C'était se tirer en gens d'esprit d'une difficulté qui aurait pu entraîner des désagréments pour eux. Ils avaient bien assez à faire de veiller sur les objets qui leur appartenaient. Toujours il se commettait de petits vols ; les frères ne savaient comment se conduire avec les voleurs. Nous avons de la répugnance à les punir, disent-ils, et d'un autre côté l'impunité les encourage. Quand ils découvraient les voleurs, ils les chassaient en leur adressant des remontrances ; quelquefois les effets étaient rendus, et les voleurs avouaient qu'ils avaient mal fait et qu'ils étaient des méchants.

Un jour on enleva les effets d'un des missionnaires qui se baignait : quatre d'entre eux se mirent à la poursuite du voleur qui s'enfuit ; ils tournèrent leurs pas d'un côté où ils entendaient le son d'un

tambour. Apprenant que le voleur était dans cet endroit, ils y coururent et le saisirent dans ses habits de danse : une centaine d'insulaires prirent aussitôt la fuite; les frères les engagèrent à ne pas avoir peur, disant qu'ils n'en voulaient qu'au voleur. Ils l'emmenèrent, et l'enchaînèrent à un poteau de leur maison : il trouva le moyen de s'en aller avec le cadenas; il fut rattrapé et ensuite renvoyé. Jamais les Taïtiens ne songeaient à faire la moindre résistance, quoiqu'ils affrontassent tous les dangers possibles pour voler. Ils se servaient rarement de ce qu'on leur donnait; ils le mettaient de côté. Pomatri et Otou avaient chacun plus de marchandises qu'aucun des frères : on ne leur voyait néanmoins sur eux rien de ce qu'ils avaient reçu; ils ne portaient qu'un morceau d'étoffe autour des reins, et demandaient sans cesse quelque chose.

L'exemple des chefs était, sous un autre rapport, pernicieux pour les insulaires. Le 1<sup>er</sup> juillet Otou envoya dire aux frères qu'ils feraient bien de renvoyer de chez eux quelques-uns des gens qui étaient à leur service, prétendant que c'étaient de grands voleurs; en même temps il en recommandait d'autres, pour qu'on les prit à la place de ceux-là. Les frères, qui savaient que les hommes appuyés par Otou étaient ses créatures ou plutôt faisaient partie d'une troupe de mauvais sujets,

virent clairement qu'il ne désirait les avoir auprès d'eux, que pour qu'ils pussent voler avec plus de facilité : ainsi ils rejetèrent sa proposition. Ils ne regardaient pas leurs domestiques comme coupables des vols qui avaient été commis; tandis que les gens d'Otou allaient de tous côtés enlever aux pauvres insulaires tout ce qui leur tombait sous la main : cette conduite était suffisante pour n'en garder aucun près de la maison.

Si la douceur dont les frères en usaient envers les voleurs, surprenait les Taïtiens qui avaient vu précédemment les Européens châtier avec rigueur toute espèce de larcin, la retenue de ces hommes ne leur semblait pas moins étrange. Un jour, tandis qu'un des frères était occupé à écrire dans sa chambre, une jeune fille entra, et lui témoigna son étonnement de ce qu'ils se conduisaient d'une manière si différente de celle de leurs compatriotes qui avaient auparavant abordé l'île. Le frère lui dit que ces actions étaient vicieuses, et que s'ils s'en permettaient de semblables, leur dieu serait courroucé. « Oh! reprit-elle, je viendrai vous trouver pendant la nuit, et personne ne nous verra. — Rien, répliqua-t-il, ne peut être caché à Dieu; la nuit est pour lui aussi claire que le jour, et il n'y a pas d'obscurité ni d'ombre de la mort où ceux qui font le mal puissent se cacher. Mais si vous commencez par renoncer à vos

usages condamnables, alors nous vous aimerons. » Ce discours était peut-être un peu trop subtil pour un peuple naturellement léger, et habitué dès l'enfance à ne regarder aucun des plaisirs des sens comme défendu. Toutefois à force d'entendre parler du dieu des Anglais, quelques insulaires commençaient à chanceler dans leur croyance aux divinités de leur pays. Un Taïtien était allé voir un des frères; celui-ci saisit cette occasion de l'entretenir de Dieu. Le Taïtien avoua que ceux de Taïti étaient méchants, car ils mangeaient des hommes, des cochons, du fruit à pain, etc., ce que le dieu des Anglais ne faisait pas, et ajouta que c'était un bon garçon; c'était une expression qu'ils avaient retenue. Il dit de plus que, lorsque les frères parlaient au dieu des Anglais, la bonne pluie arrivait; et que lorsqu'ils ne s'adressaient pas à lui, le contraire avait lieu, et le soleil lui-sait avec trop de force. Il avait tombé une pluie abondante deux dimanches de suite.

Une nombreuse troupe d'arreoïs venait d'arriver chez Païti; ils avaient commencé leurs divertissemens de l'autre côté de la rivière. Plusieurs la passèrent et écoutèrent le discours d'un des frères. Cependant le voisinage de ces hommes, qui ne s'occupaient que de plaisirs bruyans, et dont la conduite est un scandale perpétuel, contrariait beaucoup les frères: heureusement l'ar-

rivée du *Duff* apporta de la distraction à leurs ennuis.

Le vaisseau ne devant pas faire un long séjour à Taïti, on s'occupa de mettre à terre sa cargaison, notamment les objets en fer et en acier, qui devaient être partagés entre les missionnaires des îles de la Société et ceux des îles des Amis. L'opération ne fut pas difficile; mais elle prit beaucoup de temps.

Chaque jour le vaisseau était rempli de Taïtiens. Aucun ne venait les mains vides, chacun apportait à son tayo un présent qui lui en valait un en retour; jamais la bonne harmonie ne fut troublée. Le 27 juillet Guillaume Tucker, matelot, s'enfuit du bâtiment. On avait été instruit de son intention de rester dans l'île, et l'on savait que la plupart de ses effets étaient à terre. Aussitôt on mit des hommes dans le grand canot pour aller à sa poursuite. Le vieux Païti et les missionnaires se joignirent à nous, dit le narrateur: toutes nos recherches furent vaines; nous eûmes beau visiter toutes les maisons du canton de Matavaï, il fallut s'en aller comme nous étions venus. Les deux Suédois avaient été absens toute la soirée précédente, ce qui nous donna lieu de soupçonner qu'ils avaient été concernés dans l'affaire; car à l'instant même où nous retournions à la maison des frères, ils entrèrent entièrement mouillés, di-